Ami du Clergé du 23 janvier 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Panégyrique de S. Blaise. — *L'efficacité de ses exemples*, 49.
Pour les réunions mensuelles des Mères chrétiennes. — IX. La piété, 51.
La prédication des choses qui nous entourent. — 5. Les fils de fer barbelés, 55. — 6. La pluie, 56. — 7. Le soleil, 57.
Cinq minutes d'Evangile. — XI. *4e Dim. après l'Epiphanie :* Etre vaillant dans l'épreuve, 58.
Aux Enfants de Marie. — XXXV. Le désir du ciel, 59. — XXXVI. Le mobilier chrétien, 60.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — III. Attaque de Paris, 61. — IV. Retraite sur la Loire, 63.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BLAISE

(3 février)

L'EFFICACITÉ DE SES EXEMPLES

> *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*
> Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. (I Cor., XI, 1).

Mes frères,

Telles sont les salutaires exhortations que S. Blaise, votre puissant Patron, vous adresse aujourd'hui, du séjour de la gloire et du bonheur.

Les *Actes* de son martyre nous apprennent qu'il parut, dès son enfance, d'un bon naturel, qu'il fut modeste et pur en sa jeunesse ; arrivé à l'âge mûr, il s'appliqua particulièrement à la médecine et fut toujours pénétré de la crainte de Dieu. C'est pourquoi, ayant gagné, par ses vertus, l'affection de tout le peuple, il fut élu évêque de Sébaste, en Arménie.

Depuis, par un mouvement de l'Esprit de Dieu, il se retira sur le Mont Argée ; là il vécut quelque temps dans une caverne, vers laquelle les bêtes sauvages des environs venaient tous les jours pour lui faire honneur et recevoir, avec sa bénédiction, la guérison de leurs maux. S'il arrivait qu'il fît sa prière, elles ne l'interrompaient pas, mais attendaient qu'il eût achevé et ne s'en retournaient qu'après que Blaise leur eût donné congé. Elles montraient en cela combien Dieu favorise ses serviteurs.

Agricola, gouverneur de la Cappadoce et de la Petite Arménie, étant venu à Sébaste, commença à y persécuter les chrétiens. Blaise fut découvert en sa retraite par les soldats. Amené au gouverneur, celui-ci le fit jeter en prison. Vainement essaya-t-il par de flatteuses promesses d'ébranler la foi de Blaise. Ni l'appât des richesses, ni celui des plaisirs ou des honneurs, ne parvinrent à ébranler sa foi.

Agricola pense alors que les tortures auront raison de cette obstination. Peines inutiles. Pendant trois heures, Blaise est roué de coups, réduit à l'extrémité, mais sans résultat. On le ramène dans sa prison. Quelques jours après, sur un nouveau refus d'abjurer, le gouverneur ordonne qu'on l'attache à un poteau et qu'on déchire son corps avec des peignes de fer. C'est en vain. Blaise demeure ferme dans sa foi.

Aussi, beaucoup de ceux qui assistaient à son supplice, émerveillés, touchés par la grâce et la ferveur de ses prières, se convertissent. Ce fait redouble la fureur du tyran qui ordonne que Blaise soit jeté dans un lac profond.

On y porte le saint évêque. Mais, ô miracle ! le voici qui se lève et, debout sur les flots, évangélise les fidèles. Puis, mû par une force divine, il revient vers le gouverneur qui ordonne la mort par le glaive.

Avant de mourir, notre saint fait à Dieu cette prière : « Seigneur, faites que mon sang ne soit pas répandu en vain, mais qu'il profite à mes bourreaux et à tous ceux qui, dans la suite, imploreront mon secours. »

Il achevait à peine que le Christ lui apparut : « J'ai ouï ta prière, dit-il d'une voix forte, je t'accorde ce que tu me demandes. » Peu après, le saint évêque eut la tête tranchée. C'était le 3 février 316.

Voyons maintenant, m. f., quels fruits nous pouvons retirer de la méditation de si héroïques vertus.

L'intelligence, le cœur, la volonté, telles sont les principales facultés de l'homme. Or nous avons besoin d'un flambeau pour notre intelligence, d'une règle pour notre cœur, d'un guide pour notre volonté. S. Blaise, par l'exemple de sa vie, est bien ce flambeau, cette règle et ce guide. Soyons donc ses imitateurs, comme lui-même l'a été du Christ : « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* »

I

Les philosophes de l'antiquité l'ont noté : l'homme est naturellement désireux de connaître les raisons des faits ou des êtres qu'il perçoit par ses sens. Un événement nouveau vient-il à se produire, aussitôt il en cherche la cause ; aperçoit-il une machine perfectionnée, il demande qui en est l'inventeur. Or, parmi les réalités qui peuvent motiver de telles questions, il en est une qui s'impose à tout homme jouissant de l'usage de sa raison : l'existence personnelle.

Dès que nous prenons conscience de nous-mêmes, nous sommes obligés de reconnaître que nous n'avons pas en nous-mêmes la raison d'être de notre existence : auparavant nous n'étions que néant et la vie que nous possédons nous a été donnée par un autre sans notre concours : quel est donc celui de qui nous tenons l'être et le mouvement ? C'est le problème de nos origines.

Nous sommes sur cette terre, mais nous savons bien que nous n'y resterons que peu de temps : après quelques années notre corps mourra et se décomposera. Désormais tout sera-t-il fini ? Les aspirations que nous sentons en nous vers une vie éternelle seront-elles frustrées ? Ou plutôt obtiendrons-nous dans l'au-delà une destinée heureuse ou malheureuse, comme sanction des actes de notre vie terrestre ? C'est le problème de notre destinée.

D'où viendra la lumière qui dissipera ces ombres ?

Si l'homme consulte les croyances des peuples païens, il n'y trouve qu'absurdités et abominations.

S'il consulte la raison des philosophes ou sa propre raison, il n'aboutit, à côté de quelques conclusions certaines, qu'à des erreurs, à des doutes sans fin, à d'interminables discussions. Faut-il donc désespérer ?

Tel était, m. f., l'état du monde assis à l'ombre de la mort, lorsque parurent des hommes nouveaux, choisis, instruits et envoyés par le réformateur de l'humanité déchue, N.-S. Jésus-Christ. Ces hommes, c'étaient les Apôtres et leurs intrépides successeurs.

Tel était l'état de la ville de Sébaste et de l'Arménie, lorsque parut S. Blaise, votre illustre et glorieux Patron.

Ses opinions, ses mœurs, sa vie, tout en lui était en opposition avec la société au milieu de laquelle il se trouvait. Modeste dans sa science, simple dans l'héroïsme de ses actions, il est méprisé du monde corrompu qui l'entoure. Mais pourtant c'est en lui qu'est la lumière.

Plus encore par sa vie exemplaire que par sa noble simplicité et ses miracles éclatants, Blaise va résoudre le problème qui, tant de fois déjà, a tourmenté la raison humaine. Il enseignera que la vie d'ici-bas, donnée par Dieu, doit avoir Dieu également pour terme, et que cette vie doit être sanctifiée, purifiée par la croyance en Dieu et une conduite conforme à cette croyance : « Homme, dit-il à ses frères déshérités, homme, élève-toi, grande est ta valeur. Tu n'es pas seulement une vile poussière, comme te le disaient des systèmes philosophiques mensongers ; un souffle divin t'anime, une âme intelligente, libre, immortelle, est en toi. »

Voilà, m. f., la doctrine nouvelle que prêchait Blaise. Voilà la doctrine qui a fait les héros du christianisme. Citoyens du ciel, ils marchent continuellement vers leur éternelle patrie ; intrépides soldats, ils vont à la conquête de la couronne qui leur est promise. Dans cette course magnifique, voulant, comme leur divin Maître, passer en faisant le bien, ils invitent tous ceux qui se présentent à marcher avec eux vers le bonheur ; ils instruisent l'ignorant, tantôt ils humilient la raison, tantôt ils l'encouragent dans ses défaillances ; ils ramènent, en un mot, tous ceux qu'ils peuvent au Dieu créateur.

Heureux, alors, celui qui, reconnaissant sa faiblesse et ses misères, ouvrira son âme à la lumière du ciel ; il recevra ces sublimes enseignements qui satisfont à tous les besoins de l'esprit et du cœur.

Les saints ne réservent pas cette doctrine à quelques disciples privilégiés : puisque tous les hommes en ont besoin, ils la donnent à tous ; ils nourrissent les faibles avec les douceurs de la religion, ils prodiguent aux forts les enseignements élevés. Nous pouvons être assurés que S. Blaise ne faillit pas à cette tâche, car s'il fut l'objet des poursuites d'un tyran cruel, c'est à cause du zèle qu'il déploya dans la prédication de la vérité et du succès qu'obtinrent ses efforts.

II

Il est une idée, m. f., qui, dès qu'elle a été révélée à notre esprit, s'empare de toutes ses facultés, les anime et les force à converger vers un même but : cette idée est celle du bien.

Mais notre cœur peut s'égarer dans sa recherche : en effet, l'un place son bonheur dans les richesses, l'autre dans les honneurs, celui-ci dans son plaisir, celui-là dans son intérêt, chacun selon son goût ou sa passion.

Parfois le bien prend la forme du beau, s'empare de l'imagination de l'homme et le pousse à courir après tous les objets qui lui semblent réaliser cette idée. Dès qu'une créature lui apparaît, il lui prête tous les attraits qu'il a conçus dans son intelligence, il l'honore de son culte, la poursuit de tous ses efforts, jusqu'à ce que l'expérience lui montre que le réel ne correspond pas à l'idéal. De là ces peines de chaque jour, ces illusions évanouies, ces désenchantements continuels qui rendent la vie si pénible. De là l'ennui, le vide, les tourments d'un cœur trompé dans son attente.

L'homme poursuit donc nécessairement l'être sous son triple aspect de vérité, de bonté et de beauté. Mais comme tout ce qui existe, depuis la créature la plus inférieure jusqu'à l'être absolu lui-même, participe plus ou moins à ces qualités, l'homme peut donner son cœur à tout ce qui se présente. Pauvre cœur ballotté, tiraillé en tous sens, qui pourra te guider ? Où trouveras-tu la règle de ton amour ? Quel objet pourra te donner le bonheur ?

J'examine la vie des saints, de votre saint Patron en particulier ; je considère le principe et l'objet de leurs affections, et je les vois mépriser tous ces biens après lesquels la plupart des hommes soupirent, fuir et craindre les séductions des beautés d'ici-bas.

Qu'aimait donc S. Blaise, car le cœur de l'homme ne peut rester sans affection ? Pour qui vivait-il ?

Ce qu'il aimait, c'est le Dieu de vérité, c'est le seul être bon par essence, c'est celui dont la beauté est toujours ancienne et toujours nouvelle. C'est pour Dieu qu'il vivait, qu'il souffrait, c'est pour lui qu'il mourut !

Oh ! sans doute, tout le reste il l'aima, mais il l'aima comme l'ouvrage de son Dieu. En considérant tout ce que le monde avait d'attrayant, il aurait pu dire avec S. Augustin : « Oh ! qu'il doit être beau, l'auteur de toutes ces merveilles ! Qu'il doit être magnifique dans le séjour de sa gloire, puisqu'il prodigue tant de biens, tant de beauté à de misérables créatures ! »

Le cœur de Blaise ne pouvait contenir le feu qui le dévorait ; l'amour débordant de ce vase trop plein se répandait sur l'humanité avec abondance. S'oubliant lui-même, au milieu de ses tortures, il se prodigue aux nombreux visiteurs qui viennent l'entretenir dans sa prison.

Est-il une seule douleur oubliée, une seule peine sans consolation, une seule maladie sans remède ? Non, le fidèle serviteur du bon Maître compatit aux misères de l'âme et du corps de ceux qui l'entourent.

C'est ainsi, m. f., que les saints se sacrifient eux-mêmes au salut de leurs frères. Victimes innocentes, ils s'interposent entre le ciel et nous et retiennent, par leurs supplications et leurs larmes, le bras divin prêt à nous frapper. L'amour, c'est l'essence du christianisme, c'est son principal commandement, et S. Augustin disait : « Aimez et faites ce qu'il vous plaira. *Ama et fac quod vis.* »

Aimez Dieu, et cet amour s'épanchera sur toutes

les créatures ; il sera la règle de vos affections, car le cœur aimant est toujours bien inspiré. Aimez Dieu et que cet amour devienne votre loi, car il ne faut pas seulement des sentiments stériles, il faut qu'une forte volonté les traduise en actes.

III

Ici encore, m. f., considérons S. Blaise, notre modèle.

Sa foi n'était pas une foi morte ; il avait cette foi qui opère par la charité, « *Per charitatem operatur.* » (Gal., v, 6). Il doit en être ainsi de la nôtre : car ce qui est cru par l'esprit doit être aimé par le cœur, et la volonté doit le réaliser dans la pratique.

Mais, hélas ! notre inconséquence est telle que, souvent, nous voyons la vérité, nous aimons le bien, et notre volonté, séduite ou égarée, refuse de l'opérer. « Nous voulons le bien, dit l'Apôtre, et nous ne le faisons pas ; nous détestons le mal et nous le faisons. *Non enim quod volo bonum, hoc ago ; sed quod odi malum.* » (Rom., vii, 15).

Or d'où vient ce combat entre la volonté et la raison ? D'où vient cette lutte incessante entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal, le vice et la vertu ? C'est qu'il ne suffit pas de voir la vérité : il faut encore qu'elle nous attire, et si, depuis notre chute, nous avons conservé assez de lumière pour connaître le bien, nous n'avons plus cet attrait qui nous portait vers lui seul. A la délectation céleste a succédé la délectation charnelle. Cet attrait vers les biens sensibles est encore excité par le monde et le démon, en sorte que nous avons trois ennemis à combattre : le monde, le démon et notre propre penchant.

O Dieu ! qui nous délivrera de ces ennemis que nous aimons ? Où trouverons-nous de la force dans notre faiblesse ? — Dans l'exemple des saints, car ils nous apprennent à vaincre.

Sans doute, le démon est un ennemi terrible : c'est un lion rugissant qui, au dire de S. Pierre, rôde sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer ; mais c'est aussi, nous confie S. Augustin, un chien à l'attache, qui peut bien aboyer, mais qui ne peut nous mordre, à moins que nous ne le voulions : « *Latrare potest, mordere non potest nisi volentem.* »

Le monde a aussi ses embûches et ses séductions. Sirène enchanteresse, il nous attire par la douceur de ses chants ; mais nous pouvons fermer l'oreille à sa perfide harmonie.

La triple concupiscence que le péché originel a déposée en nous est également pour nous fertile en embûches, mais, avec le secours de Dieu, nous pouvons résister à ses entraînements.

Pour nous en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur S. Blaise. Il avait la même nature que nous ; il était en butte aux mêmes ennemis, et pourtant son triomphe a été éclatant.

L'enfer l'attaque ; il s'adresse au ciel, et ses prières, éloquentes parce qu'elles partent d'un cœur qui connaît ses besoins, obtiennent du Seigneur des légions d'anges pour le soutenir. Afin de résister plus sûrement aux séductions du monde, il quitte les honneurs d'une dignité pourtant bien légitime pour se retirer dans la solitude. Alors, fortifié par les célestes consolations, soutenu par son ange gardien, il peut s'écrier avec S. Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat.* » Que la terre, le monde et l'enfer se liguent contre lui, rien ne pourra le séparer de l'amour de Jésus-Christ.

En vain, la chair se révoltera contre l'esprit : avec l'Apôtre des nations, il l'abattra par le jeûne et la pénitence, et il la réduira en servitude.

Après ces exemples, d'où vient donc, m. f., notre faiblesse dans les épreuves ? C'est que nous ne prenons pas les moyens que nous enseigne le glorieux S. Blaise pour obtenir la force et le courage. Aussi que répondrons-nous au souverain Juge lorsqu'il nous opposera son exemple, à nous qui sommes ses protégés ? Oserons-nous prétendre que la sublimité des préceptes a effrayé notre faiblesse et que, hommes de chair, nous ne pouvions nous résoudre à vivre la vie d'un Dieu incarné ? Mais alors, S. Blaise et tous les saints se lèveront et s'écrieront : « N'étions-nous pas hommes comme vous ? Ce que nous avons fait, ne pouviez-vous donc pas le faire ? »

Peut-être prétendrez-vous encore que, venus sur la terre en des temps difficiles, vous vous êtes laissé entraîner par l'ambiance mauvaise.

Oh ! entendez S. Blaise vous répondre que, lui aussi, il vécut alors que les révolutions grondaient, que les hommes l'ont flatté, adulé, puis persécuté, mais qu'à tout cela il a pu résister et que, vous aussi, vous pouvez le faire : il suffit de le vouloir.

Peut-être aussi prétexterez-vous que votre volonté était trop faible, votre nature portée aux plaisirs, que nombreuses étaient sur vos pas les occasions de danger et que vous ne pouviez vous défaire de tous ces pièges. A ces vains prétextes, S. Blaise vous répondra que, lui aussi, il connut ces misères, mais que la prière sut, avec son énergie, en venir à bout. Vous pouvez, comme lui, en triompher. Priez donc, et Dieu vous donnera la victoire. Sans cela, vous serez sévèrement jugés au tribunal suprême.

* *

O mon Dieu, si la seule pensée de ce jugement fait monter l'angoisse au cœur, que sera-ce lorsque je m'y trouverai réellement ? Oh ! que deviendrai-je lorsque devant tous seront étalées mes misères ? Fasse le ciel que vous veniez alors, ô puissant Patron que si souvent, sur terre, j'ai invoqué avec confiance ; fasse le ciel que vous veniez me soutenir et me fortifier, et que vous m'obteniez la grâce, après celle de vous imiter sur la terre, de régner avec vous pendant l'éternité ! Ainsi soit-il.

POUR LES RÉUNIONS MENSUELLES DES MÈRES CHRÉTIENNES

IX

LA PIÉTÉ

Introduction. — « La piété est utile à tout. »

Première Partie. — La piété, règle de nos relations avec Dieu. Les fausses piétés, corrompues par la

sécheresse, l'orgueil, l'illogisme, la sentimentalité. La véritable piété consiste à prier Dieu comme il veut l'être, sur les bases de l'adoration, du remerciement, de l'offrande et de la demande. Caractéristiques secondaires de la vraie piété.

Deuxième Partie. — La piété comporte des nuances infinies, suivant les situations et les caractères. En quoi consiste la piété d'une mère chrétienne : les prières proprement dites, les devoirs envers le mari et les enfants accomplis dans un esprit de ferveur, les actes de dévouement. Le rôle du directeur de conscience : comment y correspondre.

Troisième Partie. — Quelques formules de piété : la prière du matin et du soir, la méditation, le chapelet, l'examen de conscience, les lectures pieuses, et surtout la confession fréquente, ainsi que la communion de chaque jour, qu'il faut s'efforcer de pratiquer.

Conclusion. — Une vie n'est digne d'elle-même et du ciel que si elle est réglée par la piété.

Mesdames,

« La piété est utile à tout, parce qu'elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. » C'est l'apôtre S. Paul lui-même qui a promulgué cette grande maxime sous la dictée de l'Esprit de Dieu. Sans doute, beaucoup de gens prient ; mais si tous ne reçoivent pas les consolations et les faveurs qu'ils sembleraient en droit d'attendre, c'est parce que leur piété est vaine, purement extérieure et routinière ; c'est parce qu'au fond de leur âme ne croît pas la fleur de la vraie piété. Il importe donc d'insister sur cette vertu humble et magnifique qui nous arrache à nous-mêmes, à nos misères, à notre néant, pour nous jeter dans le cœur de Dieu, pour nous faire vivre, dans le Seigneur, une existence féconde. C'est la piété qui vivifie nos moindres actes méritoires ; c'est elle qui sèche nos larmes ; c'est elle qui nous guide vers le ciel. Efforçons-nous donc de la mieux comprendre.

I

On peut dire que la piété est la règle pratique de nos rapports avec le Seigneur. Entre le Seigneur et nous, il y a des relations nécessaires, obligatoires, nullement livrées au caprice de nos fantaisies. Ce n'est pas à nous de déterminer la manière dont nous nous comporterons à l'égard du souverain Maître ; nous ne sommes libres ni de l'outrager, ni de l'oublier, ni de le servir à notre manière. C'est Dieu lui-même qui nous ordonne ce que nous devons faire ou ce dont nous devons nous abstenir envers lui : il nous donne une loi que nous n'avons le droit ni de modifier ni d'enfreindre. Cela est juste, normal, raisonnable, puisqu'il nous est infiniment supérieur et que nous, sujets de néant, nous n'avons qu'à nous en tenir à ce qu'il exige de nous. La façon de nous soumettre à nos obligations et la manière d'agir à l'égard du Très-Haut constituent notre piété.

Il y a bien des piétés qui se croient bonnes, et qui néanmoins sont fausses ou dangereuses. Mentionnons d'abord, — si on peut encore dire qu'elle est une piété, — cette piété sèche, revêche qui accorde à Dieu d'un air maussade le strict minimum de ce qu'on ne saurait lui refuser sans commettre un péché mortel. Vous voyez ce qu'il faut en penser : celui qui prend si peu de peine pour le Seigneur ne mérite guère que le Seigneur s'occupe beaucoup de lui. Il s'en tient au moindre effort pour remplir son devoir ; logiquement il recevra la grâce en moindre abondance.

D'autres ont une piété orgueilleuse, assez semblable à celle de ce pharisien jadis stigmatisé par Jésus. Ils s'imaginent qu'ils honorent beaucoup Dieu en daignant lui faire une visite, en condescendant à participer à son culte. Il est bien permis d'être fat et naïf, mais pas, tout de même, au point de renverser les rôles, de confondre sa petitesse avec la grandeur de Dieu.

Un autre genre de piété, toujours, lui aussi, déplorable, c'est cette ferveur irrégulière, à demi folle, qui passe continuellement d'un excès à l'autre et ne se complaît qu'à divaguer. Un jour on a l'âme légère : le cœur s'exalte, on se jette à corps perdu dans la prière ; le lendemain on se sent las ; l'élan se brise et on néglige les plus importants de ses devoirs.

Piété absurde, également, celle qui consiste à négliger le principal pour n'accomplir que les accessoires. N'en avez-vous pas connu, quelquefois, de ces braves-gens qui manquent régulièrement la messe du dimanche, mais qui récitent fidèlement le chapelet ? Mieux vaut, sans doute, le chapelet que rien ; mais cela n'empêche pas que la négligence de l'observance dominicale constitue un péché mortel. Si l'on ne peut faire l'un et l'autre, la piété vraie serait d'abandonner ses *Ave Maria* pour rendre au Seigneur, à l'église, l'hommage qu'il exige impérieusement.

Il est une piété, assez féminine, dont certains hommes ne sont pas exempts. C'est la fausse ferveur sentimentale qui veut se payer, dès ce monde, en sensualités mystiques, des efforts faits pour servir le Seigneur. Ceux qui ont le tort de la pratiquer ne jugent leurs prières bonnes que s'ils en ont retiré de la joie. Certes, Dieu récompense quelquefois ses amis en leur faisant éprouver une douceur sainte et secrète, mais c'est là un cas exceptionnel ; il serait périlleux et vain d'en faire le critérium de la piété, car celle-ci doit être, non une question de sentiment, mais une affaire d'obéissance, de raison et de volonté.

Cette piété seule plaît à Dieu, qui se garde des écueils que nous venons d'indiquer. Le Maître a voulu que nos rapports avec lui soient à base d'adoration, puisqu'il est infiniment plus grand que nous ; de gratitude, puisqu'il est notre bienfaiteur insigne ; d'abnégation, d'offrande de nous-mêmes, puisqu'il dispose de tout ce que nous possédons et de tout ce que nous sommes ; de confiance, enfin, puisque seul il peut nous accorder les grâces que nous implorons ou qui nous sont indispensables pour réaliser notre salut. C'est donc sur ce quadruple fondement que nous établirons l'édifice de notre ferveur envers le bon Dieu.

Notre piété sera respectueuse, en ce sens que nous ne nous permettrons aucune de ces familiarités insolentes qui ne seraient même pas de mise avec des inférieurs ou des égaux ; mais cela n'empêchera pas l'élan filial de notre reconnaissance, qui nous fera chanter les louanges de notre suprême bienfaiteur. Notre prière se prolongera par la consécration de

notre vie, de nos biens, de nos cœurs, de nos âmes à Celui qui gouverne tout et possède sur tout un empire absolu ; mais, en échange de ce pauvre cadeau que nous aurons fait généreusement de nous-mêmes, nous ne craindrons pas de solliciter la divine munificence, de lui arracher, à force d'insistances pressantes, tous les biens que nous pourrons rêver pour ce monde et pour le paradis.

Ainsi conforme à la volonté de Dieu, ainsi maintenue dans la voie de la soumission surnaturelle, notre ferveur se perfectionnera, s'affinera en recherchant les mille délicatesses qui plaisent au Cœur aimant de notre Maître. Elle se fera affectueuse et tendre, pour reconnaître tant de tendresse ; elle se fera humble et discrète, pour ne pas risquer de verser dans l'égoïsme. Elle s'inspirera surtout de la doctrine catholique, car on ne peut chérir vraiment le bon Dieu si on n'agit pas suivant les principes de la vérité qu'il a donnée au monde et qui, seule, est libératrice. Elle se fera ferme et courageuse, afin de surmonter les défaillances passagères, afin de se maintenir dans la voie de la persévérance qui, seule, assure le triomphe. Elle sera enfin vigilante, car des pièges, de tous côtés, nous sont tendus par l'esprit du mal et ce n'est qu'avec une attention perpétuelle, jointe à la grâce du Seigneur, que nous parviendrons à les déjouer. A ce prix, mais à ce prix seulement, notre piété sera réelle et consolante ; elle nous fera puiser aux sources saintes le breuvage qui mène à la vie, à la gloire, au bonheur, à l'immortalité.

II

Les caractéristiques de la piété sont toujours identiques à elles-mêmes. Toutefois, elles revêtent, dans leur réalisation pratique, des nuances infinies. La ferveur d'un père de famille a quelque chose de virilement énergique, celle d'un vieux soldat a même quelque chose d'un peu rude qui contrasterait, Mesdames, avec les délicatesses de votre tempérament et de votre caractère. La grâce ne détruit pas la nature : elle s'infuse doucement en elle pour la transfigurer. Le Maître n'attend donc pas de vous des manifestations de piété qui ne soient pas dans vos moyens normaux ; il n'exige jamais rien d'irréalisable et n'impose que très rarement — en des circonstances exceptionnelles — des actes d'héroïsme. Il vous faudra donc adapter à chacune de vos situations comme à chacune de vos mentalités les principes généraux que nous venons de rappeler. Vous êtes des mères chrétiennes. De quelle façon une mère chrétienne doit-elle témoigner son amour à Dieu ?

Je ne vous scandaliserai pas en affirmant que, d'abord, ce ne doit pas être d'une manière trop longue. Les Carmélites ont des devoirs d'état qui les retiennent, huit ou dix heures par jour, dans leur chapelle. Une mère, une épouse qui voudrait suivre leur règle dérogerait à tous ses devoirs. Elle ne ferait plus un acte de piété, elle accomplirait un geste d'égoïsme et de paresse inconsciente. « Il faut toujours prier sans jamais se lasser », proclame une ancienne maxime. Mais — et nous l'avons dit naguère — le travail, lui aussi, peut être une prière ; c'est même cette prière-là que le Seigneur attend plus particulièrement de vous. Le service divin ne se limite pas aux cérémonies qui se déroulent à l'église ni aux formules que l'on récite dans le silence calme et reposant de sa chambre : il s'étend à tout ce que l'on fait extérieurement, même quand cela semble extrêmement profane, pour rendre hommage au Seigneur et pour accomplir sa volonté.

Votre méthode d'oraison consistera donc, pour être droite, saine et juste, à prélever d'abord sur chacune de vos journées une part de prière effective et à faire cette part aussi large que vous le permettent vos obligations ménagères et familiales : messe et communion quotidiennes, si possible ; quelques instants de méditation, chapelet et pieuses lectures. Mais elle consistera ensuite à vous lever de votre prie-Dieu, avec un bon signe de croix, pour vaquer à vos occupations ordinaires que le Seigneur vous a fixées. L'important, le tout, c'est de les remplir dans un esprit de piété sainte.

Quand vous travaillerez pour votre mari, remémorez-vous les serments sacrés et les bénédictions divines qui vous enchaînent à lui de par le ciel et qui, en vous faisant sa compagne, font aussi de lui, près de vous, le représentant du bon Dieu. Vous vous dévouerez donc à cet époux, un peu comme on se dévoue à Dieu, mais toujours à cause de Dieu ; votre tendresse opérante sera sanctifiée par ce motif qui l'idéalisera. Quand vous soignerez vos enfants, évoquez le souvenir des charges que vous avez assumées à leur égard et des responsabilités qui vous incombent. Sacrifiez-vous pour ces petits, dans la persuasion très exacte que votre humble et discret martyre, qui chaque jour se renouvelle et sans trêve se perpétue, est comme un encens d'holocauste dont le parfum monte vers le ciel.

Vous servirez encore le bon Dieu dans ses pauvres et dans ses œuvres. Les pauvres ! membres douloureux du Christ éternellement souffrant ; les œuvres ! moyen d'apostolat si providentiellement varié que personne n'est excusable de s'en désintéresser absolument alors que, d'une façon ou de l'autre, chacun peut y participer plus ou moins.

Ne craignez pas, pour faire le bien, d'abréger parfois vos litanies. Les litanies sont excellentes, certes, mais il y a des moments où les formules, même les meilleures, sont inférieures à l'action. Vos litanies à vous, plus d'une fois, ce seront les nuits passées au chevet d'un enfant malade, les fournisseurs dont il faudra régler les comptes, les affaires domestiques qui ne cessent de vous accabler de leur monotonie. Et tout cela sera piété, et tout cela sera prière, mais à l'éternelle condition que vous le ferez pour l'amour de Dieu.

Votre élan vers le ciel sera donc perpétuel, quoique assez souvent indirect. Quant à vos exercices spirituels proprement dits, il semble qu'ils doivent porter le caractère de votre fonction sociale, en étant empreints de dignité, d'humilité, de simplicité et d'amour. Ne priez ni comme des petites filles, ni comme des moniales, ni comme des docteurs, ni comme des repentis. Priez comme vous pensez, comme vous voulez, comme vous agissez, comme vous aimez. Ainsi votre ferveur sera réelle et tout ira bien.

Au surplus, pour vous guider, vous aurez les conseils et les avis que vous donnera votre directeur. Rien de plus important dans une vie que le choix d'un bon directeur de conscience. N'allez donc pas, si vous le pouvez, vous confesser de l'un à l'autre, suivant la mode et la fantaisie du moment. Ne vous livrez pas à la conduite d'un prêtre à cause de son éloquence, de sa prestance, de ses titres, ni pour aucun motif humain. Réfléchissez et priez avant de choisir l'homme qui vous paraîtra le plus surnaturel, le plus éclairé, le plus apte à vous comprendre et à vous faire du bien. Une fois que vous l'aurez élu et qu'il vous aura acceptée, ne le quittez pas sans raison majeure : la piété, comme le génie, est une très longue patience. Si vous recevez chaque semaine des orientations différentes, vous n'arriverez jamais au but. Vous n'y parviendrez pas non plus si, quoi qu'on vous dise en direction, vous ne vouliez agir qu'à votre guise, si vous vous érigiez en juges des avis que doit vous donner celui qui, de par Dieu, a la charge de conduire votre âme vers le bien. Une des plus hautes formes de piété, c'est la soumission, non seulement envers Dieu, mais aussi à l'égard de ceux que le Seigneur délègue auprès de vous.

III

Parmi les formes habituelles de la piété, il faut noter certaines prières qui constituent comme la trame de toute vie vraiment chrétienne. Point n'est besoin de rappeler les obligations fondamentales qui s'imposent à nous sous peine de péché grave : la messe du dimanche, par exemple, la confession annuelle et la communion pascale. Vous n'êtes pas, Mesdames, de celles à qui il faille rappeler ces devoirs essentiels.

La journée normale d'une chrétienne s'ouvre par la prière du matin comme elle se clôt par la prière du soir. C'est une habitude touchante et douce que de consacrer sa tâche quotidienne au bon Dieu en lui demandant de la diriger avant qu'elle commence ; en la lui faisant bénir encore lorsqu'elle vient de s'achever. Ne négligez pas d'encadrer ainsi toute votre activité, car c'est ainsi que vous placerez chacun des moments de votre vie sous la protection divine. Il se peut qu'une maladie ou un moment de surmenage vous contraignent, de temps à autre, d'abréger les formules coutumières. Que ce ne soit pas un prétexte pour les omettre totalement. Quand vous ne diriez qu'un *Pater*, quand vous ne feriez qu'un signe de croix, ce serait déjà beaucoup et cet acte de dévotion, bien accompli, suffirait à vous élever vers les sommets.

Dès le matin sonne — ou plutôt devrait sonner — l'heure d'une petite méditation. Oh ! je vous entends déjà vous récrier : « Nous ne sommes pourtant pas des religieuses ! Que vient-on encore nous proposer là ? » Ce qu'on vous propose, rien de plus simple, mais, en revanche, rien de plus utile. Votre âme, comme votre corps, a besoin de se nourrir pour vivre. Vous avez peut-être tort d'alimenter votre estomac avec mille choses qui ne suffisent pas à le maintenir en forme, et dont l'hygiène condamne l'abus. N'ayez donc pas le tort plus grave de ne donner à votre âme, pour la soutenir et la refaire, que la nutrition, saine, bonne, mais insuffisante, des formules préparées d'avance, récitées souvent sans attention à force d'être constamment redites.

Il faut s'accoutumer à prier par soi-même, comme l'on pense par soi-même, comme l'on agit par soi-même. La méditation seule vous donnera la formation religieuse intime, la communication des secrets divins, l'intimité avec Jésus. Que vous ne puissiez pas y consacrer autant de temps que les moniales, c'est entendu ; que vous ne la fassiez pas toujours suivant les règles méthodiques, peu importe. Ce qu'il faut, c'est que chaque jour vous tendiez votre être vers Dieu, de façon personnelle et vivante, pour lui parler comme vous sentez. C'est assez pénible au début, personne ne le contestera ; mais avec un peu de persévérance, vous en prendrez vite l'habitude et, plus rapidement encore, l'habitude vous deviendra une douceur.

Dans les rares loisirs que vous laissent les occupations de vos journées, quelques autres prières trouveront leur place. Le chapelet, dont on a tant médit parce qu'on le trouve fastidieux, est un mode sublime de prière, surtout si la réflexion calme sur les mystères chrétiens vient tenir notre esprit en éveil. Vous devez encore trouver le temps de lire quotidiennement ne serait-ce que quelques lignes de l'Evangile ou d'un livre sérieux de piété. D'un livre *sérieux*, disons-nous, parce que les librairies actuelles regorgent d'ouvrages insuffisants pour leur doctrine, erronés ou dangereux dans leurs applications pratiques. Ne lisez jamais au hasard, pas même une vie de saint. Rien n'est plus subtil ni plus délicat que les graves questions religieuses, et tel qui a cru pouvoir se fier à lui-même pour faire un choix de prétendues bonnes lectures, s'est empoisonné lentement à force de breuvages frelatés.

Une pratique excellente aussi — et que vous ne négligez pas, j'en suis sûr, — c'est l'examen journalier de l'état de votre conscience. Ne remettez jamais à huitaine, ne remettez pas même au lendemain le soin de vous citer vous-même au tribunal de votre conscience. Revenez sur vos actions récentes avant qu'elles soient oubliées, afin de scruter leurs mobiles, d'analyser leurs conséquences et, suivant votre propre verdict, de remercier Dieu ou de lui demander pardon. Nous serons tous jugés, tôt ou tard ; mieux vaut d'abord nous être appréciés nous-mêmes que de comparaître sans préparation devant le redoutable tribunal de Dieu.

Il faut enfin, mes chères sœurs, recommander à votre vigilance l'usage de la confession fréquente et de la communion quotidienne. L'une, au reste, ne va guère sans l'autre, mais l'une et l'autre sont le grand moyen de réaliser son salut. Par la fréquente accusation des défaillances qui, malgré vous, de temps à autre, vous échappent, vous vous maintenez dans la grâce de Dieu, vous vous prémunissez contre les fautes graves. Et puisque votre âme reste pure, qu'est-ce qui pourrait vous empêcher de recevoir chaque matin, à la messe, Celui qui donne la force et la vie, Celui qui s'est fait pain pour nous nourrir et dont le sang fait germer les héros ?

Ne dites pas : Je n'ai pas le temps ! Cela peut

arriver une fois par hasard. Mais, sincèrement, ne perdez-vous pas, dans l'espace de vingt-quatre heures, plus de moments qu'il n'en faudrait pour vous réserver, le matin, ces quelques instants d'union à Dieu ? Quelques visites de moins, quelques bavardages évités, vous suffiraient souvent pour équilibrer l'économie de vos journées. Votre bonheur n'y perdrait rien, ni même la réputation de vos voisines, et votre âme y gagnerait tant, et le bon Dieu serait si satisfait ! Ce qui manque, le plus souvent, c'est le courage ; désormais il ne vous fera jamais plus défaut.

* *

Une vie ne vaut la peine d'être vécue qu'autant qu'elle se passe près de Dieu et qu'elle s'écoule en Dieu. C'est donc vous-mêmes qui fixerez la mesure de votre existence ; c'est vous qui la ferez petite ou grande, suivant l'intensité de votre ferveur. Peu importent les événements extérieurs, peu importent les agitations humaines. Tout cela ne forme pas une âme ; cela sert simplement à la manifester. La piété est le grand ressort qui vulgarise les impulsions de la nature, qui dirige les cœurs en haut. Puisque vous vous dévouez au Seigneur, puisque vous voulez lui être fidèles, puisque vous tendez à l'aimer plus que ne l'aiment les autres âmes, cherchez donc le bon Dieu où il se trouve ; cherchez-le dans son tabernacle, cherchez-le au fond de votre âme. Et c'est là qu'infailliblement vous le rencontrerez, avec ses dons, avec sa force, grâce à votre piété. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

5
Les fils de fer barbelés

Ce soir, nous avons un prédicateur qui ne plaît guère à ceux qui vont se promener à travers la campagne et que maintenant on rencontre à tout instant : ce sont les ronces métalliques qui barrent le passage et font souvent des dégâts dans les vêtements quand on veut les franchir.

I. — Garder son ame

« On nous place autour des champs de rapport pour les fermer aux bêtes et aux gens qui y causeraient du dommage, et on laisse ouverts à tout venant les champs des âmes où cependant il y a de bien plus graves dommages à redouter. »

Dans les champs que l'on enclôt, c'est de l'herbe, du blé, des légumes que l'on ne veut pas laisser broyer ou brouter. Dans ton âme, ô chrétien, il y a bien mieux que cela : il y a les germes de belles plantes qui commencent à pousser, il y a de magnifiques fleurs déjà écloses, il y a des fruits qui vont mûrir, c'est-à-dire qu'il y a des bons sentiments, des bons mouvements que Dieu y fait naître, des vertus que le St-Esprit fait fleurir, des mérites acquis qui vaudront une gloire et un bonheur éternels.

Les productions de tes prés, de tes champs, n'ont pas la cent millième valeur de celles des champs de ton âme et de l'âme des tiens, et les bêtes, les gens ennemis rôdent autour de ces champs pour les dévaster. O chrétien, protège-les donc par des barrières infranchissables. Et quelles barrières ?

Mets autour du champ de ton âme la vigilance sur tous tes sens et particulièrement sur tes yeux par lesquels entre ordinairement l'ennemi. Veille aussi sur ton cœur pour n'y pas laisser entrer des affections sensuelles et dangereuses. Ne te contente pas de la vigilance sur toi-même : joins-y les pointes acérées qui déchirent, c'est-à-dire la mortification. Reçois mal et fais froide mine à ceux qui veulent détruire ou blesser dans ton âme la foi, la pureté, la charité envers le prochain. Reçois surtout bien mal le démon, quand il voudra entrer dans ton âme par la suggestion du mal. Pique-le par le mépris, par le fouet des saintes paroles qu'il redoute extrêmement.

Jeune fille, si tu veux garder ton innocence, la plus belle fleur et le plus beau fruit du jardin de ton âme, mets autour de ta personne des fils de fer barbelés : ne te laisse jamais trop approcher ni toucher ; mets entre toi et les libertins la barrière du respect.

Pour cela ne permets aucune familiarité : tiens-toi à distance avec les personnes d'un autre sexe. Si on veut s'approcher trop, éloigne-toi et, au besoin, sache griffer et souffleter. Toute fille qui se respecte et veut se faire respecter doit savoir se hérisser et piquer si c'est nécessaire.

Voici un exemple proposé à ton imitation. Un jour, une jeune fille repassait. Vint un jeune étourdi qui lui dit : « Veux-tu que je t'embrasse ? — Viens, » répondit-elle. Mais quand il s'approcha, elle lui appliqua lestement et fortement le fer tout brûlant sur la joue. L'histoire ne dit pas qu'il demanda à recommencer.

Hélas ! combien de jeunes filles, par leur laisser-aller, leur manque d'énergie, de retenue et de crainte de Dieu, deviennent le torchon des libertins et compromettent leur avenir !

II. — Les sorties dangereuses

« On nous place pour empêcher d'entrer, mais aussi pour empêcher de sortir. Nous retenons les animaux dans le bon pâturage et leur fermons l'accès des propriétés d'autrui et des précipices. O chrétien, pourquoi ne mets-tu pas aussi des barrières autour de ta maison, autour de toi et de tes enfants, pour empêcher les sorties dangereuses ? »

Mets-en d'abord autour de ta maison, pour que toi et tes enfants vous vous y teniez le plus possible, restant ainsi loin du monde, de ses pièges, de ses séductions et de ses scandales ; pour que vous vous occupiez sérieusement de votre travail, surtout du travail de votre sanctification. Ce dernier travail doit être accompli principalement en famille par les parents. Et ceux-ci ne peuvent s'acquitter parfaitement de leur tâche qu'à condition d'avoir toujours, autant que possible, leurs enfants sous leurs yeux et de s'en occuper continuellement.

Quant à la fuite du monde, elle est un moyen nécessaire pour arriver à la sainteté, car le monde, dit S. Jean, « *totus in maligno positus est* » (I Jo., v, 19), c'est-à-dire que le monde est plongé tout entier dans la perversité et la malice. Notre-Seigneur, qui le connaissait bien, l'a maudit à cause de ses scandales.

Le monde n'a que des idées fausses pour l'appréciation des choses et pour la conduite de la vie ; et de l'égarement des idées naît la corruption des mœurs. C'est pourquoi il est rempli de pièges, de séductions de toutes sortes, séductions fascinantes quelquefois, et exercées par les personnes, les choses et les inventions de l'esprit du mal : écrits, gravures, spectacles, auditions, amusements, modes, colifichets de la vanité et bien d'autres encore.

Mais le plus grand danger du monde, ce sont les mauvaises liaisons, les fréquentations dangereuses, les compagnies suspectes. O chrétien, aies-en bien peur pour toi et pour les tiens ; mets des ronces autour de la maison pour empêcher ces sorties !

— Mais, me direz-vous, si nous faisions ainsi, on nous regarderait comme des sauvages. — Tous les saints ont été regardés ainsi par le monde, mais ils n'en ont pas moins obéi à la recommandation du Maître. Du reste, leur sauvagerie n'était pas égoïste et maussade : elle était toute charitable, toute pleine de prévenances et d'attentions pour le prochain, toujours prête à rendre service, quoique toute hérissée de pointes contre la médisance, l'obscénité et l'impiété.

III. — Retenir la bête humaine

« *Il faut mettre aussi des barrières, des ronces autour de ta propre personne, pour retenir la bête humaine qui est en toi et l'empêcher d'aller au dommage.* »

En chacun de nous, en effet, il y a l'ange et la bête, l'esprit et la chair, la raison et les sens. La bête voudrait se satisfaire et se soustraire pour cela au joug de la raison et de la foi.

Si l'on ne veut pas qu'elle s'échappe pour quelque escapade malfaisante, il faut la tenir en laisse, l'asservir et même la mortifier et la faire mourir le plus possible.

Parents, quand vos jeunes gens et surtout vos jeunes filles courent après les occasions dangereuses, c'est la bête qui les fait sortir et courir. Mettez les fils barbelés autour de cette bête par vos avertissements, vos réprimandes, au besoin vos corrections, mais surtout en inspirant la crainte de Dieu qui est la meilleure barrière. Rappelez-vous et rappelez souvent à vos enfants le regard de Dieu attaché sans cesse sur nous, sa main toute-puissante qui nous tient et à laquelle nous ne pouvons échapper, les châtiments dont il menace les pécheurs pour cette vie et pour l'autre.

IV. — Les bons rapports entre voisins

« *Il ne faut pas de fils barbelés entre voisins ; malheureusement c'est là qu'il y en a trop souvent.* »

Entre voisins, on ne doit pas être comme des hérissons les uns pour les autres, se faire froide mine, s'adresser des reproches, des injures, ni surtout se prendre de querelle ou se jalouser. Au lieu d'être pointilleux sur ses droits, il faut l'être sur *ses devoirs* envers le voisin, lui faire belle figure et lui rendre service quand c'est possible.

6

La pluie

Aujourd'hui, c'est la pluie qui nous prêche. Nous devrions entendre ses sermons les yeux pleins de larmes d'amour, de reconnaissance et de repentir, non seulement à cause de l'utilité de la pluie pour nous, mais surtout à cause des bienfaits spirituels qu'elle symbolise et rappelle, à cause de notre ingratitude et de l'abus que nous faisons de si grandes grâces.

I. — La rosée céleste

« *O chrétien, je dois te rappeler la grande, féconde et divine pluie tombée un jour du ciel pour toi et qu'appelait le prophète Isaïe quand il disait : « Cieux, laissez tomber votre rosée, que les nuées fassent pleuvoir le juste, que la terre s'ouvre et germe son Sauveur.* » (Is., xlv, 8).

La pluie nous appelle ainsi sur les sommets du dogme catholique et nous redit les grandes miséricordes du bon Dieu à notre égard. La terre, c.-à-d. l'humanité, était aride, desséchée et vide. Elle ne donnait et ne pouvait donner aucun fruit. Mais la rosée des bénédictions célestes est tombée sur elle, en la personne de Marie. La nuée, c'est-à-dire la Trinité Sainte, s'est ouverte ; Marie a reçu cette pluie et le monde a vu son Sauveur.

La pluie qui est tombée pour nous du ciel, c'est donc le Fils de Dieu qui a d'abord reçu dans son humanité toutes les grâces, qui les fait ensuite couler sur nous comme la tige fait passer la sève dans les branches.

Aurions-nous pu jamais imaginer une invention semblable de l'amour de Dieu pour nous : unir la nature humaine en Jésus à une personne divine pour pouvoir, par cette nature divinisée, diviniser tous les hommes ?

La première pluie des bénédictions célestes est tombée en Jésus. Cette pluie, c'était la filiation divine, la plénitude de la grâce, les vertus infuses et les dons du St-Esprit. De Jésus elle est tombée en Marie qui est « *gratia plena*, pleine de grâces. » Comme Marie est la Mère des hommes, la Médiatrice universelle, de Marie la grâce retombe sur nous tous. Sur tous elle tombe en quantité suffisante, mais elle tombe plus abondante sur les prédestinés qui en profitent, surtout sur les petits et les humbles : l'eau descend dans les vallées.

Enfin, dans l'âme des saints, cette pluie devient encore une source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, pour le bonheur des élus et pour la conversion et le salut des pécheurs qui sont encore sur la terre. C'est ainsi que la petite sainte Thérèse fait tomber sa pluie de roses à travers toute la terre. Oh ! comme la pluie de grâces nous venant de Jésus, de Marie et des saints, tombe abondante sur nous ! Ouvrons nos âmes pour la recevoir !

II. — Les prédicateurs

« *Ce n'est pas seulement du ciel, ô chrétien, que la pluie tombe pour toi : tout près de toi il y a des nuées, les prédicateurs, qui font tomber sur ton âme la pluie de la doctrine céleste.* »

« *Fluat ut ros eloquium meum et doctrina mea quasi imber super herbam.* » (Deut., xxxii, 2). « *Qui sunt isti qui ut nubes volant ?* » (Is., lx, 8). De même en effet que la pluie, arrosant les plantes, les féconde et les fait croître, ainsi la parole de Dieu, qui est le Verbe caché sous l'écorce des lettres, a une vertu divine, et quand cette parole tombe sur des âmes croyantes et de bonne volonté, elle les féconde merveilleusement et leur fait produire des fruits de salut.

Quel cas nous devons faire de cette divine parole, et avec quel empressement les chrétiens devraient accourir pour l'entendre ! Mais aussi combien sont à plaindre ceux qui en sont privés, de même que les nations plongées encore dans la nuit de l'erreur ! Oh ! que Dieu leur envoie des missionnaires !

Et aussi combien sont peu soucieux de leurs véritables intérêts et combien sont coupables ceux qui, pouvant entendre cette divine parole, ne le font pas, ou qui, après l'avoir entendue, n'en profitent pas ! Quel compte ils auront à rendre de cet abus et de ce mépris de la grâce !

III. — L'abus des graces

« *S'il est funeste de ne pas recevoir la pluie des grâces célestes, combien l'est-il plus encore de la recevoir et de n'en pas profiter pour devenir meilleur !* »

S. Paul dit une parole qui doit nous faire réfléchir : « Si une terre boit souvent la pluie qui tombe sur elle et ne produit que des épines et des chardons, elle est rejetée et bien près d'être maudite et livrée au feu. » (Hébr., vi, 7-8).

Cette menace que Dieu nous fait par son Apôtre se réalise souvent et visiblement. Autrefois l'Asie et l'Afrique furent chrétiennes. Elles ont abusé des grâces de Dieu : elles sont aujourd'hui dans l'esclavage et la barbarie. Dans l'ancienne Loi, c'était d'une pluie de malédictions temporelles que Dieu menaçait son peuple : il y en a une longue énumération au chapitre xxviii du Deutéronome. Ce chapitre montre comment, quand on ne profite pas de la pluie de la grâce, on fait tomber sur soi une autre pluie. Citons-en seulement une partie.

« Le Seigneur enverra parmi vous l'indigence et la famine. Il vous frappera de pauvreté, de fièvre, de froid, de chaleur brûlante ; il vous éprouvera par un air corrompu, par la nielle ; sur vos têtes le ciel sera d'airain, sous vos pieds la terre deviendra comme du fer. En fait de pluie, le Seigneur n'enverra que de la poussière. Il vous fera tomber devant vos ennemis. Il vous frappera d'ulcères, de la gale et d'une démangeaison incroyable. Il vous frappera aussi de démence, de cécité et de fureur. Vous serez noircis par la calomnie, opprimés par la violence, et il n'y aura personne pour vous secourir. » (xxviii, 20-9). Et il y en a encore deux fois autant sur le même ton. Maintenant les châtiments de Dieu sont plutôt spirituels : la soustraction de la grâce et les *remplaçants* qui en profiteront mieux.

IV. — La fidélité a la grace

« *Heureux ceux qui profitent de la pluie des grâces !* »

Dans l'ordre matériel, les pluies trop abondantes produisent des inondations, des dévastations ; mais dans l'ordre spirituel les grâces surabondantes ne détruisent que le mal : elles noient le vieil homme.

La pluie de grâces dont on profite produit une fontaine de grâces ; la fontaine engendre un fleuve, le fleuve un torrent, le torrent une inondation, l'inondation un déluge. Aussi à quels hauts sommets de sainteté montent bien vite ceux qui profitent des grâces reçues ! Oh ! soyons de ce nombre.

7

Le soleil

Ce soir, c'est le plus beau, le plus brillant des prédicateurs qui soit dans le monde sensible. Il ne fait pas de bruit, mais beaucoup de travail : il nous réchauffe et nous éclaire : c'est le soleil.

I. — L'image du Créateur

« *Par ma grandeur, mon éclat, mes utilités multiples, je te dis éloquemment la grandeur, la beauté, la puissance, la bonté, la sagesse du Créateur qui m'a fait pour toi.* »

Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Si donc Dieu a donné au soleil de si beaux attributs ; s'il a si bien réglé la marche de cet astre pour marquer les heures, les jours, les années ; s'il lui a donné un rôle si bienfaisant sur la terre, c'est qu'il a lui-même tous ces attributs à un degré infini. O beau soleil, dis donc tout cela aux hommes qui ne savent pas le voir !

Combien Dieu nous envoie de bienfaits par le soleil ! Et ces bienfaits sont le symbole d'autres bienfaits plus grands encore. Le soleil nous apporte le grand bienfait de la *lumière*, dont on ne peut dire toutes les utilités pour la création matérielle, pour les plantes, pour les animaux, pour l'homme. Cette lumière doit nous faire penser à la lumière bien plus nécessaire et bien plus belle que Dieu, le soleil des âmes, nous envoie ici-bas par la foi et nous donnera dans le ciel par la vision béatifique.

Avec la lumière, le soleil nous envoie la *chaleur* qui absorbe l'humidité en l'évaporant, en préparant aussi les nuages et la pluie. Par là il donne la vie aux plantes, aux animaux, à l'homme. Il est l'image de la chaleur plus pénétrante et plus douce que Dieu met dans nos cœurs par son saint amour.

Le soleil fait disparaître, en les faisant fondre, la neige et la glace ; il représente la ferveur qui doit faire fondre la glace de nos cœurs.

Il fait croître et mûrir les moissons, nous rappelant que par l'amour de Dieu nous pouvons faire germer et mûrir dans nos cœurs une riche moisson de mérites.

Il rend les chemins plus agréables, plus pratica-

bles, en dissipant la boue des routes : c'est ainsi que nous devons aplanir le chemin du devoir encombré par l'attache aux faux biens qui ne sont que de la boue.

Il réjouit le cœur de l'homme, que le ciel sombre et nuageux attriste, et donne plus d'agrément aux fêtes de la terre. Par là il nous rappelle que l'amour de Dieu peut faire de tous nos jours des jours ensoleillés et de notre vie une fête perpétuelle, même au milieu des peines et des souffrances, à tel point que des martyrs, après des tourments affreux, disaient : « Nous n'avons jamais été à pareille fête. »

Même quand il est absent, le soleil donne à la lune sa clarté et rend nos nuits moins sombres, nous remémorant ainsi que Dieu, même quand il se cache ici-bas, éclaire l'Eglise et par elle nous conduit à travers les ténèbres de cette vie jusqu'au grand jour de l'éternité bienheureuse.

A mesure que le soleil monte, il donne plus de lumière et de chaleur. Il nous crie ainsi : « *Sursum corda !* En haut les cœurs ! » Car c'est ainsi que notre vie sera plus belle, notre vertu plus éclatante, notre zèle plus ardent.

Par sa lumière et sa chaleur, le soleil guérit des maladies : exposons de même nos misères au Soleil de Justice, Jésus-Christ, qui les fera disparaître.

Enfin le soleil gêne ceux qui veulent mal faire, car il rend visibles leurs méfaits : « *Qui male agit odit lucem.* » (Jo., III, 20). Il est ainsi le symbole du regard de Dieu fixé sur nous et nous indique le souvenir de la présence de Dieu comme un des grands moyens pour éviter le péché.

II. — Le soleil des ames

« *En me voyant, ô chrétien, pense aux différents soleils que Dieu a fait briller au firmament des âmes.* »

Dieu, d'abord, est le seul soleil du paradis. Par la lumière de gloire, il éclaire toute la cour céleste, se fait voir à elle et lui dévoile tout l'univers. Le Fils de Dieu fait homme, le Christ Jésus, est, lui aussi, un soleil pour nous. Sur terre, il a été le soleil levant — *O Oriens !* — à sa naissance, le soleil à son midi au Thabor, et à son couchant au Calvaire. Au ciel il est à son perpétuel midi depuis sa Résurrection et son Ascension.

La Vierge nous est montrée par l'apôtre bien-aimé revêtue du soleil : « *amicta sole* » ; elle est, après Dieu, l'astre le plus brillant du paradis et apporte la joie au monde.

Il est aussi écrit des saints qu'ils brilleront comme le soleil : « *Fulgebunt justi sicut sol* » (Math., XIII, 43), et dès cette vie ils sont des porte-lumière par leurs exemples et leurs paroles.

L'Eglise est aussi le soleil des âmes, car c'est elle qui garde la lumière apportée par le Christ et conservée dans l'Ecriture Sainte et dans la Tradition. C'est elle qui la transmet par ses prêtres à qui Notre-Seigneur a dit : « Vous êtes la lumière du monde. »

Enfin, de nos jours, le Sacré-Cœur de Jésus est vraiment un soleil pour toute la terre : il en sort des rayons qui éclairent et réchauffent le monde.

III. — La lumière du bon exemple

« *Qui que tu sois, tu dois être un soleil, c'est-à-dire un porte-lumière et un porte-chaleur pour les autres.* »

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous le rappelle : « Que votre lumière, dit-il, brille devant les hommes, de telle façon qu'elle leur fasse glorifier votre Père qui est dans les cieux. » (Math., v, 16).

Nous pouvons tous avoir l'occasion de faire connaître et aimer Dieu par nos paroles, mais nous pouvons et devons surtout glorifier Dieu par nos exemples. En effet, les bons exemples ont une efficacité merveilleuse pour montrer aux autres le chemin du ciel et exciter leur ardeur à le suivre : c'est par eux surtout que les parents ont de l'influence sur leurs enfants, les maîtres sur leurs inférieurs, les pasteurs sur les fidèles.

IV. — Le feu des passions

« *O chrétien, j'éblouis et aveugle les yeux qui me fixent ; je fane et flétris les fleurs ; je bronze le front des travailleurs et des voyageurs ; j'excite la soif, fais couler la sueur. Ainsi en est-il de l'amour qui est au fond de ton cœur. Bien dirigé et bien réglé, il est la vie de ton âme, sa beauté, sa force, son bonheur, et conduit au ciel ; mais mal dirigé, il devient la passion mauvaise qui a tous les mauvais effets du soleil.* »

La passion coupable aveugle l'âme, quelquefois même jusqu'à la folie. Elle défigure, enlève au visage sa candeur, au regard sa limpidité ; par les désordres auxquels elle conduit elle fane et flétrit le teint. Elle excite la soif de l'âme sans la calmer jamais.

Plus on lui accorde, plus elle demande : « *Affer, affer !* Apporte, apporte ! » (Prov., XXX, 15). Jamais l'avare et le libertin ne disent : « C'est assez. » Elle fait transpirer au dehors la noirceur et la malice de l'âme, elle dessèche les bons sentiments. Elle étiole la vie de l'âme, en fane les fleurs, c'est-à-dire toutes les vertus ; elle ravage toute sa moisson, c'est-à-dire tous ses mérites acquis, et va jusqu'à tuer en elle la vie surnaturelle par les péchés qu'elle fait commettre : c'est un mal bien plus grave qu'une insolation.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XI

4e Dimanche après l'Epiphanie

ÊTRE VAILLANT DANS L'ÉPREUVE

Le récit évangélique nous met en scène les disciples aux prises avec la tempête sur le lac de Génésareth, l'attitude mystérieuse de Notre-Seigneur qui, pendant ce temps, dormait, enfin la demande formulée au Sauveur et la réponse qu'il y fit. Ces trois phases principales nous fourniront matière à trois réflexions, qui s'appliqueront à la vie humaine.

I

Ouragans et tempêtes, hélas ! c'est le fond de l'existence humaine. Il n'est guère de vie qui n'en

soit pleine, à des degrés divers ; mais rarement le ciel est complètement pur et serein ; le calme et la tranquillité ne font que de courtes apparitions, et la joie complète, la gaieté sans altération, ne sont que des exceptions étonnantes, si toutefois même elles existent vraiment sur cette terre.

Tempêtes sont les misères du corps : malaises, infirmités, maladies ; tempêtes sont les accidents de la fortune, les attaques de la réputation, les vices de la conduite, les épreuves de la famille, les méchancetés du prochain ; tempêtes enfin et surtout ces troubles et inquiétudes de l'âme, ces tentations que nul homme n'ignore, à moins de manquer de raison, ou d'être privilégié de Dieu, ou encore d'avoir le sens moral trop émoussé pour ressentir les blessures de l'aiguillon de la conscience. Tellement, m. f., qu'il est un phénomène rare pour l'homme d'avoir dans son existence une âme et un corps à l'abri des épreuves physiques et surtout morales.

Le chrétien, pas plus que les autres, n'est exempt de ces misères, je parle de celles de l'âme surtout. Oui, malgré le baptême, malgré la grâce sanctifiante qui peut habiter en lui, malgré les secours qu'il trouve dans la prière et les autres bienfaits de Dieu, malgré même l'Eucharistie par laquelle Jésus vient dans son cœur comme autrefois il était dans la barque des disciples, malgré Jésus avec nous, la tempête l'assaille souvent, et ceux-là seuls pourraient le nier qui fermeraient obstinément leurs yeux à l'évidence.

II

Et quand l'âme chrétienne, — c'est l'histoire de chacun et par conséquent chacun peut en témoigner au fond de son cœur, — est ainsi ballottée par la tempête ; quand les épreuves fondent sur elle et que la tentation du mal l'obsède, alors elle tremble et chancelle. Jésus, en effet, dans de pareils moments, paraît souvent dormir, *ipse autem dormiebat ;* le secours ne vient pas, et nous n'apercevons aucun moyen de salut.

Le découragement s'empare de nous ; nous murmurons contre Dieu ; nous nous disons que ce n'est pas la peine d'être chrétiens, d'avoir la crainte de Dieu et le désir du salut, pour être ainsi traités par la Providence, et, nous semble-t-il du moins, abandonnés par elle.

L'âme ensuite se prend à douter de tout, et de la valeur du bienfait de la vie, qui apparaît pleine d'amertume ; et de la récompense promise à la vertu, car elle a vu l'impie comblé de prospérité ; et de la bonté de Dieu qui permet tant de malheur ; et de l'efficacité de la prière, car plus elle prie, plus elle croit remarquer parfois que l'épreuve augmente ; et de la possibilité du salut enfin, car elle a le sentiment de sa faiblesse et de la persistance de ses rechutes.

III

Le chrétien n'a pas le droit de s'abandonner ainsi à la crainte, à la lâcheté, au découragement. « *Quid timidi estis, modicæ fidei ?* Pourquoi êtes-vous timides, hommes de peu de foi ? » Que chacun de nous entende ce reproche attristé du Sauveur, car c'est un reproche mérité.

Est-ce que, en effet, l'épreuve n'a pas son but et son utilité ? Est-ce qu'elle n'est pas le moyen de discerner les élus de Dieu, comme Gédéon discerna les braves et les vaillants en exigeant de ses soldats qu'ils bussent de l'eau de la source, sans fléchir les genoux ? Est-ce que l'épreuve n'a pas pour effet de glorifier celui qui la subit, et de l'élever ensuite d'autant plus haut qu'elle l'abaisse davantage, de le couronner après l'avoir humilié ?

Un jour viendra où le Christ se lèvera et commandera à la tempête. Ce sera parfois ici-bas, pour une accalmie passagère et partielle ; ce sera surtout au Jugement dernier.

Les vaincus, alors, ne seront point ceux qui paraissaient l'être ; les pauvres, les opprimés, les dédaignés, les ridiculisés, les exploités, les dupes et les asservis auront quitté leur rôle pour être, à la grande surprise de beaucoup, les détenteurs de la puissance, de la richesse et de l'honneur, de la gloire et de la domination.

Redisons-nous souvent cette vérité, on en a besoin dans les contradictions et les bouleversements des choses qu'offre la vie présente. Redisons surtout au Sauveur que nous avons foi en lui, espérance en lui, charité pour lui, confiance en lui, car par de telles prières persévérantes, nous mériterons d'être avec lui, quand, au dernier jour, il se lèvera, commandera à la mer et aux vents, c'est-à-dire à tous les éléments, et alors commencera le grand calme, c'est-à-dire le triomphe pour l'éternité des siècles.

AUX ENFANTS DE MARIE

XXXV

LE DÉSIR DU CIEL

S'il y a un désir qui doive inspirer toute notre vie, c'est celui du ciel.

I

Appeler le ciel de tous nos vœux, comme le terme de notre exil, est la pratique la plus apaisante et S. Paul en faisait sa consolation habituelle. Oui, le ciel est bien digne d'être désiré, et cela pour plusieurs raisons.

En ce lieu béni, il n'y a plus de larmes. Que ces mots disent de choses ! Nous pleurons tous ici-bas : le sentiment qui nous porte vers le bonheur se heurte à tant de déceptions, les chemins par lesquels nous passons sont couverts de tant d'épines ! En outre, — l'expérience en est journalière, — les misères de ce monde deviennent plus visibles à mesure que nous avançons dans la vie. Il y a des larmes qui ne sont pas consolées, il y a des larmes qui ne sont pas comprises, il y a même des larmes qui sont insultées. Mais, au ciel, il n'y aura plus de larmes : la main de Dieu les essuiera sur le visage des saints.

Au ciel, plus de péché. Combien d'inclinations nous entraînent vers le mal ! Les luttes que S. Paul avait à soutenir contre lui-même nous sont communes avec lui : en nous la chair est en révolte contre l'esprit et, dans l'intime de notre conscience, elle est souvent aux prises avec le devoir. Victo-

rieuse un jour, notre vertu chancelante se retrouve le lendemain sous le joug de la même captivité. Et puis, quand nous avons eu le malheur de succomber, les chaînes du péché sont si lourdes ! Mais, au ciel, plus de péchés, plus de combats : la nature et la grâce se sont réconciliées pour toujours.

Au ciel, enfin, plus de deuils. La mort, cette inséparable voisine, jette à chaque instant dans nos âmes un voile noir. Tous les jours, ou à peu près, elle frappe à nos côtés. Pour éloigner sa présence importune, nous avons beau nous étourdir, elle parle en passant ; le cercueil a beau être couvert de fleurs et de couronnes, sa voix domine tous les bruits et nous rappelle le souvenir de l'éternité. Patience ! un jour se lèvera où la mort deviendra muette. Sur les rivages de l'au-delà on n'entendra plus les plaintes de ceux qui meurent ni le glas funèbre des cloches. C'est la vie sans limites. « *Mors ultra non erit.* »

Dieu lui-même nous invite à partager son palais, son royaume. Non seulement le ciel sera fermé à toutes les épreuves, à toutes les infirmités, mais là-haut seront tous les contentements et tous les bonheurs. Au-dessus de ces milliers de trônes où brillent d'un éclat incomparable les anges et les saints, nous contemplerons Dieu, la beauté infinie, dont toutes les beautés de la terre ne peuvent reproduire qu'un lointain reflet ; nous nous mêlerons pour l'exalter aux harmonies des chœurs célestes. O mon Dieu ! ô beau ciel ! au lieu d'essayer de donner une idée de vos splendeurs, ne vaut-il pas mieux nous écrier avec S. Paul ravi : « L'œil de l'homme ne peut voir, son oreille ne saurait entendre, son cœur ne peut comprendre ce que le Seigneur réserve à ses élus. » Tout cela n'est-il pas capable d'enflammer notre désir du ciel ?

II

Il faut donc estimer le ciel de préférence à tout ce qu'on appelle les biens d'ici-bas : honneurs, gloire, richesses, plaisirs, et regarder le ciel, séjour des élus, comme le trésor par excellence. « Oh ! que la terre me paraît vide, disait un saint, quand je contemple le ciel ! *Quam sordet tellus, cum cœlum adspicio !* » Nous devons redire souvent la même parole.

La pensée du ciel reviendra chaque jour à notre esprit et sur nos lèvres. Même quand la vie se pare pour nous comme des plus séduisantes couleurs, il faut l'orienter vers le ciel, et marcher à l'imitation du voyageur qui retourne vers sa patrie après un lointain voyage. C'est là, vers cet asile de félicité, si la foi nous inspire, que se dirigeront tous nos sentiments, toutes nos aspirations.

Il y a surtout une chose importante, c'est d'agir constamment en vue de gagner le ciel. Que ce soit donc là votre première préoccupation. Dans le milieu où la Providence vous a placées, dans vos devoirs de chaque jour et de chaque instant, si vulgaires qu'ils soient, vous trouverez de quoi mériter le ciel. Pour nous éviter plus tard d'inutiles regrets, n'oublions pas que la vie présente nous a été donnée comme un temps de semailles où se prépare la moisson éternelle. Dire que l'on fait comme les autres n'est pas une excuse ; si d'autres compromettent leur salut, ce n'est pas une raison pour les imiter. « Chacun répondra pour soi, dit S. Paul ; chacun moissonnera ce qu'il aura semé. »

Arrière donc le péché qui pourrait nous faire manquer notre glorieuse destinée, et puisse notre âme pratiquer les vertus dont Dieu lui-même sera la récompense dans les siècles des siècles !

* *

Examinons-nous un instant. Que valent les années que nous avons déjà passées en ce monde ? Quelle moisson de mérites avons-nous fait germer et mûrir au soleil de nos printemps ? Nos mains sont-elles pleines ou vides des œuvres que Dieu couronne ? Du moins, que le souvenir du ciel nous encourage ! Vous connaissez ce passage de l'Evangile où le maître vient pour la troisième fois visiter le figuier stérile, et ordonne à ses serviteurs de le couper. Prenez garde d'entendre un jour les mêmes menaces, si, après avoir désiré le ciel, vous n'avez pas travaillé à vous en rendre dignes.

XXXVI

LE MOBILIER CHRÉTIEN

Trois choses doivent se retrouver dans toute maison chrétienne : le crucifix, l'eau bénite et l'image pieuse.

I

« Ce qui fait que Dieu regarde sans cesse sur la terre, a-t-on dit, et qu'il la regarde avec pitié, qu'il la bénit, qu'il l'aime, c'est d'y voir la croix de son Fils ». Malgré tant de péchés qui abondent, Dieu, à la vue de la croix, est porté à la miséricorde et à l'oubli. La famille trouve donc là un signe protecteur. Placée en évidence dans nos appartements, à la place d'honneur sur la grande cheminée, la croix est le gage de notre pardon, si, dans la journée, nous avons eu le malheur d'offenser Dieu ; elle est notre soutien dans le travail, quand ce dernier s'impose plus pénible, plus intense ; elle est notre refuge quand souffle le vent de la tentation et que notre âme gémit sous le coup de ses assauts, notre consolation le jour où la douleur et l'épreuve viennent nous visiter, notre lumière et notre force en tout temps. Oui, suspendez dans vos maisons l'image du divin Crucifié, ayez pour elle un vrai culte : en vous remémorant les incomparables souffrances dont elle demeure le symbole adoré, elle vous encouragera.

Avec le crucifix, vous aurez dans vos demeures un peu d'eau bénite. Dans les siècles de foi, et même chez nos aïeux, on tenait à ce que le foyer qu'on habitait fût béni par le prêtre et sanctifié par la prière de l'Eglise ; chez nos aïeux, près du lit où l'on prend son repos, il y avait aussi un petit bénitier. Continuez, si vous la gardez encore, reprenez, si vous l'avez perdue, cette salutaire coutume. Vous signer avec de l'eau bénite, chaque matin et chaque soir, n'est pas seulement faire une profession de foi : il en résultera de plus en votre faveur une grâce, un secours. Lisez les Vies des Saints, en particulier celles de sainte Thérèse ou du saint Curé d'Ars, elles vous diront la grande vertu de l'eau bénite.

Encore faut-il pour cela avoir un vrai bénitier, non un de ces bénitiers de parade qui sont pour la vanité, mais un bénitier qui contienne de l'eau bénite et qui permette d'en user comme il convient. Même dans les positions les plus ordinaires, on peut posséder des objets religieux de bon goût, de caractère chrétien, semblables à ceux qui, du reste, ornent habituellement vos demeures.

Au crucifix, à l'eau bénite vous ajouterez les pieuses images du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge, de S. Joseph, celles de vos saints patrons ou des saints qui vous inspirent le plus de confiance, un fragment de buis béni le jour des Rameaux. De préférence, dans ces appartements plus intimes où votre vie se passe, où vous priez, travaillez et vous reposez, on verra, à côté de certaines peintures de choix et de quelques estampes qui les embellissent, les tableaux dont je parle.

Par toutes ces images, notre maison se trouvera comme agrandie ; et s'il y a des grâces pour les devoirs d'état les plus humbles, c'est là, au pied de ces gravures, dans le calme et l'intimité de notre intérieur, que nous les trouverons ; en les voyant, elles exciteront en nous de salutaires pensées et nourriront notre piété. Souvent il n'en faut pas davantage pour aviver les énergies saintes déposées dans l'âme d'une jeune fille, pour en faire jaillir les meilleurs sentiments et lui inspirer une activité courageuse.

II

Il est surtout désirable que vous apportiez à choisir tous ces objets un soin respectueux. Vous ne voudriez pas d'un portrait où la physionomie d'une personne qui vous est chère soit défigurée, mais vous voulez une reproduction fidèle. De même, choisissez de belles images, saintes, expressives, faites avec art, pour lesquelles le crayon du dessinateur se sera inspiré des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Par leur expression, le bon goût du cadre, le fini des accessoires, ces gravures auront un vrai caractère de religion et d'édification : l'art n'embellira pas seulement votre foyer, à prier devant elles, matin et soir, vous trouverez plus de bonheur, plus de confiance.

Au milieu de toutes ces images, dominées par celle de la croix, nous vivrons dans une atmosphère religieuse. « L'atmosphère, dit Mgr Gay, est un intermédiaire entre nous et le ciel. Elle sert de moyen au soleil pour nous éclairer et à la rosée pour nous rafraîchir... Limpide et transparente, elle transmet tout ce qu'elle reçoit : les rayons, les sons, les parfums, les courants qui s'y forment, les souffles qui la traversent... Supprimez-la, tout meurt. Quel parfait emblème de Jésus ! » Jésus est l'atmosphère où notre âme renouvelle sans cesse sa vie, impose silence aux instincts mauvais qui s'agitent en elle, et fortifie chaque jour les tendances pures et saintes que la grâce y a fait naître.

* *

Un crucifix, de l'eau bénite, quelques images de piété : sous ces trois protections, vous vivrez, vous marcherez dans les sentiers de la sagesse où, selon l'Esprit-Saint, « on ne trouve point de pierre pour se heurter. » (Prov., III, 13). Il y a bien dans chaque maison de multiples souvenirs, empreints de la tendresse des parents et qui nous les rappellent en provoquant notre émotion. Par ces portraits la maison se trouve comme ennoblie ; elle le sera davantage encore grâce à ces pieux objets.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

III

ATTAQUE DE PARIS

Paris alors était concentré autour du Louvre.

Les fortifications longeaient le Louvre et la Seine. Vers la place actuelle du Carrousel, elles formaient un angle aigu jusqu'à l'extrémité de la rue St-Honoré, où se trouve aujourd'hui le Théâtre Français, puis s'étendaient jusqu'à la place des Victoires et à la porte de St-Denis. Elles consistaient en murailles flanquées de tours. A côté d'elles, deux fossés parallèles, l'un rempli d'eau, — le plus rapproché des remparts, — l'autre à sec. Celui qui était plein d'eau était alimenté par les crues de la Seine quand elles étaient abondantes.

Plus loin que la porte St-Honoré, dans la direction de St-Denis, une grande tour carrée appuyait la défense de Paris.

I

Interrogée, le 22 février 1431, au sujet de l'attaque de la capitale, Jeanne fit cette déclaration : « La Voix me disait de rester à St-Denis. Je voulais y rester, mais contre ma volonté les seigneurs m'ont amenée. » Le 13 mars, on lui demande encore : « Est-ce par la volonté de vos Voix que vous êtes allée devant Paris ? » — « Non, répondelle, mais à la requête des gentilshommes qui voulaient faire une escarmouche ou une vaillance d'armes, et j'avais bien l'intention d'aller outre et de passer les fossés. »

On peut conclure logiquement de ces paroles qu'elle voulait attaquer Paris, mais pas ce jour-là, 8 septembre. Elle attendait sans doute que le roi se présentât en personne. Les gentilshommes ne désiraient « faire qu'une vaillance d'armes, » tandis que son intention était, le jour où l'on attaquerait, de passer les fossés. Ce sont les gentilshommes qui l'entraînèrent à faire une escarmouche, sans prévoir que l'escarmouche deviendrait un combat.

Quoi qu'il en soit, la Pucelle communie dans l'église de La Chapelle, le matin de la Nativité de la Sainte Vierge. A huit heures, les troupes s'ébranlent. A dix heures elle occupe la Butte des Moulins, où elle établit une batterie de canons et de couleuvrines. Derrière la Butte, elle place une réserve sous les ordres du duc d'Alençon. Elle commande l'armée d'attaque.

Alors le sire de Saint-Valier s'élance sur le boulevard de Saint-Honoré, et la Pucelle sur la grande tour carrée. De part et d'autre on combat rudement. Saint-Valier s'empare du boulevard et met le feu aux barrières. Les Parisiens s'enfuient éperdus dans les rues et le long des remparts.

Jeanne profite de cette panique pour tenter un projet hardi. Sans attendre que l'artillerie ait ou-

vert une brèche dans les murailles, elle en ordonne l'escalade. Aucun des chefs ne fait d'objection, aucun ne lui représente qu'il y a deux fossés, dont l'un est rempli des eaux de la crue de la Seine. Cependant, dit la *Chronique de la Pucelle,* « il y en avait aucuns qui le savaient bien et, selon ce qu'on pouvait considérer, qui eussent bien voulu par envie qu'il fût mescheû à ladicte Jeanne. » Nous voyons donc déjà poindre l'esprit de trahison.

Elle s'élance, son étendard à la main, traverse le fossé qui est à sec, monte sur le dos d'âne qui sépare les deux fossés et se trouve devant le second, large de plus de vingt mètres et profond de deux mètres cinquante. Impossible de le franchir. Elle va, elle vient sur le bord, elle sonde avec la hampe de sa bannière, afin de trouver un gué où passer ou un endroit moins profond qu'elle comblerait avec des bourrées et des fascines. Elle crie aux Parisiens : « Rendez-vous au Roi du ciel ! » Ceux-ci lui répondent en faisant pleuvoir sur elle leurs traits. Une arbalète l'atteint et lui traverse de part en part le haut de la jambe. Elle tombe et se relève aussitôt, mais elle ne peut se tenir debout. Elle remet son étendard à un guerrier qui, à son tour, est blessé au pied. Comme il soulève sa visière pour examiner sa blessure, une flèche le touche entre les deux yeux. La position est intenable. Jeanne alors redescend dans le fossé à sec où elle reste étendue.

Peu à peu le nombre de ceux qui la suivent diminue, les rangs s'éclaircissent, car La Trémoïlle a fait ordonner aux hommes d'armes de cesser l'attaque et de se retirer. Dans sa basse jalousie, il ne veut pas que la Pucelle rende Paris à son roi. Car « si tous les hommes d'armes avaient eu son courage, dit Georges Chatelain, historien de la cour de Bourgogne, Paris aurait été en grand danger d'être pris ; mais tous les autres étaient en désaccord sur l'entreprise. » (Ayroles, III, 458).

Elle demeure dans son fossé, étendue, fort triste, car elle a dû voir la main du traître dans ces événements. Quelques fidèles sont auprès d'elle et veulent l'emporter : « Non, répond-elle, je prendrai Paris aujourd'hui, où je mourrai ici. » Il est de quatre à cinq heures du soir.

Elle passe en cet endroit l'un des plus cruels moments de sa vie. Ses Voix ne lui parlent pas, ne la consolent pas : c'est déjà le commencement de l'abandon. La nuit tombe, les troupes ont regagné leur campement. Elle est presque seule, elle ne prend pas son parti qu'on ait sonné la retraite. Alors arrive le duc d'Alençon avec Gaucourt et quelques autres. Ils lui expliquent qu'il était tard, que les hommes fatigués ne pouvaient plus combattre, que l'affaire n'est pas abandonnée, mais elle proteste toujours. Elle ne veut pas se laisser emmener, on la transporte de force hors du danger, tandis qu'elle ne cesse de répéter : « Si vous aviez continué l'attaque, la ville eût été prise. »

Enfin on la met en selle, toute meurtrie, et on la reconduit à La Chapelle. Peut-être se souvient-elle que ses Voix lui avaient dit de rester à Saint-Denis et regrette-t-elle d'avoir cédé aux instances des gentilshommes dont plusieurs l'ont ensuite abandonnée. Il est vrai cependant que ses Voix l'avaient laissée libre de marcher sur Paris.

II

Elle ne renonçait pas toutefois à son projet d'emporter d'assaut la capitale. Le lendemain vendredi, 9 septembre, elle se lève de bon matin. Elle se ressent à peine de sa blessure, qui fut guérie en cinq jours, dira-t-elle dans son interrogatoire du 22 février. Elle mande le duc d'Alençon et lui ordonne de sonner le boute-selle. Les échelles sont toujours dressées et les fascines attendent pour combler le fossé. Le duc d'Alençon partage bien sa résolution de ne pas s'en retourner avant d'avoir conquis Paris.

Or comme les dispositions étaient prises pour marcher en avant et qu'on allait donner le signal, arrivèrent le duc de Bar et le comte de Clermont envoyés par le roi.

Ils apportaient l'ordre pour la Pucelle, le duc d'Alençon et les autres chefs de se rendre sans retard à St-Denis auprès de lui. Ils obéirent, la mort dans l'âme, laissant les échelles à l'attente, car ils se persuadaient que Charles VII, après les avoir entendus, leur permettrait d'attaquer et que, le lendemain, ils pourraient transporter leurs troupes sous les murs de la capitale par le pont de bateaux.

Ils ne se dissimulaient pas, toutefois, que cet ordre était fatal pour la cause royale : il brisait l'élan des troupes et rendait l'assurance aux Parisiens, défenseurs de la cause anglaise.

D'ailleurs ils laissaient derrière eux sans doute des cadavres français à ensevelir. On ne sait pas au juste quelles avaient été leurs pertes. Les historiens anglais et bourguignons les disent grandes. La *Chronique de la Pucelle,* au contraire, se borne à déclarer : « Il y eut plusieurs blessés, et comme nuls morts. » Or pendant qu'ils se dirigeaient vers St-Denis, la grange des Mathurins brûlait. C'étaient de vastes bâtiments qui abritaient du matériel de guerre. Qui avait mis le feu ? Les soldats par vengeance, ou les Parisiens ? Etait-ce un simple accident ? On ne l'a jamais su. Les ennemis ont prétendu que les Français avaient voulu brûler leurs cadavres, ce qui est de la dernière invraisemblance. D'ailleurs le *Journal d'un Bourgeois de Paris,* hostile aux Français, affirme que le 9 septembre ceux-ci vinrent demander un sauf-conduit pour enlever leurs morts.

C'était toujours une grande perte pour les assiégeants et un retard pour leurs opérations. Tous les événements tournaient contre la Pucelle. Quand elle se croyait sûre de réparer l'échec de la veille et de faire entrer son roi à Paris, Charles VII lui enjoignait de s'éloigner du théâtre de la bataille, et le matériel du siège était la proie des flammes !

La Trémoïlle triomphait des infortunes de son roi, qui assuraient sa propre fortune. Mais à la cour on savait dissimuler. Quand Jeanne arriva à St-Denis, dit le *Journal du siège,* « moult fut louée la Pucelle du bon vouloir et hardi couraige qu'elle avait montré, en voulant assaillir si forte cité et tant bien garnye de gens et d'artillerie, comme estoit la ville de Paris. » Le roi la reçut avec sa

courtoisie habituelle et l'entoura d'égards. Il paraissait être pour elle le même qu'autrefois, et peut-être l'était-il. Ame sans consistance, avec un étrange fond d'égoïsme et de bonté, fait pour être conduit et subissant toujours les suggestions d'un homme artificieux, qui le poussait et l'arrêtait à son gré, lui persuadant aussi bien que c'était lui qui imprimait la direction, il obéissait à La Trémoïlle, tout en croyant commander, et il gardait pour Jeanne toute son estime et tout son respect.

Il ne lui refusait rien. Elle était toujours en action et fatiguait beaucoup de chevaux. On lui en avait acheté un à Soissons à la fin d'août. Quelques jours après, à Senlis, cet animal étant fourbu, elle en demanda un autre. On lui en procura un par réquisition. Or ce cheval venait des écuries de l'évêque de Senlis, ce qu'elle ignorait. La bête était ombrageuse et ne lui convenait pas. C'est alors seulement qu'on lui dit que l'animal appartenait au prélat, qui faisait des démarches pour le faire rentrer dans ses écuries, car c'était sa haquenée favorite. Jeanne vit à ce propos La Trémoïlle et le pria de restituer sa monture à l'évêque de Senlis. Nul doute que le perfide conseiller ne se fût appliqué à lui être agréable, afin de mieux masquer ses desseins cauteleux et pervers.

Car les négociations se continuaient, pressées, entre le roi et Philippe le Bon. Le duc envoya deux fois à St-Denis Pierre de Bauffremont, sire de Charny, un de ses hommes les plus dévoués, pour renouveler à Charles VII l'engagement de son maître de lui livrer Paris. C'était l'éternelle promesse dont on berçait toujours le roi et qu'on ne tenait jamais. Mais cela réussissait toujours.

C'est peut-être à la suite de ces entrevues que Charles VII renonça à faire le siège de Paris et que, pendant la nuit du 9 au 10 septembre, il fit détruire le pont de bateaux sur la Seine.

C'en était fait. La Pucelle ne pourrait plus aborder la capitale ni livrer l'assaut qui l'eût soumise à son légitime souverain. Elle voyait ainsi ses mécomptes s'augmenter chaque jour. Le peuple semblait comprendre sa peine et, à St-Denis, deux familles la prièrent d'être la marraine de leurs enfants. Elle acceptait toujours cet honneur et aux garçons elle donnait le nom de Charles, aux petites filles son propre nom de Jeanne.

IV

RETRAITE SUR LA LOIRE

Pendant qu'il était à St-Denis, le roi accomplit devant les tombeaux de ses ancêtres la cérémonie du couronnement qui suivait toujours le sacre. Elle se fit sans éclat : on était loin des splendeurs et des espérances de Reims. Jeanne, de son côté, qui aurait dû succomber à sa blessure, suspendit par reconnaissance son armure à un pilier de la basilique. Elle y ajouta une belle épée qu'elle avait prise à un bourguignon sous les murs de Paris. Elle choisit ce sanctuaire parce que, dira-t-elle, « St-Denis, c'est le cri de France. »

I

Charles VII alors décida que l'expédition était terminée, — attendu que le trésor épuisé ne lui permettait plus de payer ses troupes, — et qu'il allait se retirer sur la Loire. Pour la Pucelle, ce fut une très douloureuse épreuve. Elle consulta ses Voix qui lui dirent : « Reste à St-Denis ! » Mais pouvait-elle se séparer du roi ? Elle les implora de nouveau et elles lui permirent de partir. Car elle se sentait paralysée par sa blessure qui n'était pas encore guérie. C'est pourquoi elle dira à ses juges : « Si je n'avais pas été blessée, je ne serais pas partie. »

Les Rémois s'inquiétaient ; ils attendaient des nouvelles de la reddition de Paris. Le roi les informa des raisons de sa retraite sur la Loire. Alors Jacques d'Arc, qui était resté à Reims, repartit pour Domremy, moins heureux sans doute que le jour du sacre. Dans sa droiture, le rude paysan ne comprenait rien à cette tortueuse et fuyante politique. Les habitants de Reims lui payèrent ses frais de séjour et lui firent présent d'un cheval.

Le mardi 13 septembre, le roi donna l'ordre du départ. Jeanne, malgré elle, l'accompagna. C'était la première station de son Calvaire. Ce jour-là, son page, Louis de Coutes, la quittait parce qu'il venait d'entrer dans sa seizième année et qu'il venait d'être mis par une cérémonie religieuse « hors page ». Elle aimait cet enfant si pur et si dévoué, et la séparation fut pénible. Les douleurs se succédaient dans son âme tendre et virginale.

La petite armée se retire sur Lagny, Provins, Bray. Sens refuse de lui ouvrir ses portes et elle est obligée de passer l'Yonne à gué, en face de l'abbaye de Ste-Colombe. C'était une fuite plutôt qu'une retraite, car Perceval de Cagny fait observer que le roi parfois suivait « son chemin en manière de désordonnance et sans cause. »

On traverse Courtenay, Château-Renard, Montargis et l'on arrive à Gien le 21 septembre. Le roi y demeure cinq jours, attendant des nouvelles de Philippe le Bon et se berçant aveuglément de l'espoir de la reddition de Paris. Le 22 septembre, la Pucelle écrit à ses bons amis de Troyes pour les informer de sa blessure qui, heureusement, est guérie. Charles, soupçonnant qu'ils sont inquiets comme les Rémois, leur mande qu'il ne les oublie pas et qu'à l'occasion ils peuvent compter sur le secours du comte de Vendôme.

C'est à Gien qu'il licencie l'armée du sacre. Quelle douleur ce fut pour Jeanne de voir partir tous ces généreux compagnons d'armes, qui avaient partagé ses dangers et ses joies, qui l'aimaient, la vénéraient et étaient prêts à mourir pour elle !

Les négociations louches continuent, où Charles VII va de concessions en concessions. Le 28 août, il avait promis de livrer Compiègne au duc de Bourgogne, mais, par pudeur, on n'avait pas inséré cette clause dans le traité. Philippe le Bon avait besoin de cette place pour assurer ses communications avec ses villes du Nord. Les Compiégnois refusèrent de se soumettre à lui ; il dut se contenter de Pont-Ste-Maxence. Mais dans un acte du 18 septembre, signé à Senlis, la trêve du 28 août qui chargeait le duc de Bourgogne de défendre Paris, fut étendue à Vincennes, à Charenton, à St-Cloud et à St-Denis. On retira donc les troupes françaises de cette dernière ville ; les Anglo-Bourguignons y entrèrent et emportèrent comme un trophée l'armure de Jeanne. Philippe le Bon osa demander un sauf-conduit pour la capitale ; il l'obtint et y fit son entrée solennelle le 30 septembre.

Le 10 octobre, nouvelles conférences à St-Denis, où Regnault de Chartres représente le roi de France. On convient qu'une réunion des plénipotentiaires aura lieu à Auxerre le 1er avril suivant, et, le 13 octobre, on publie une ordonnance du roi d'Angleterre nommant le duc de Bourgogne lieutenant